

Il leur recommanda également de traiter avec respect leur prisonnier. Dans l'intervalle il fit tout préparer pour l'entrevue. On couvrit la terrasse de nattes et d'un drap eramoisi; on plaça sur une table diverses provisions (25). Doña Marina devait servir d'interprète; elle avait eu sa part de tous les périls de la conquête, et assistait à son glorieux dénouement.

Guatemozin, lorsqu'il eut mis pied à terre, fut escorté par une compagnie d'infanterie jusqu'en la présence de Cortés. Il monta sur l'*azotea* d'un pas calme et ferme; on le distinguait aisément de son entourage à son grand œil noir, qui ne brillait plus du feu accoutumé, à ses traits empreints d'une morne résignation, peu en harmonie avec les passions brûlantes qui agitaient d'ordinaire son sein. Il avait la tête large, les membres bien proportionnés, un teint beaucoup moins foncé que celui de son peuple couleur de bronze, et ses manières étaient pleines de douceur et d'attrait (26).

Cortés s'avança vers lui avec un mélange étudié de dignité et de courtoisie. Le monarque aztèque l'avait déjà vu sans doute, car il rompit le premier le silence, et lui dit: « J'ai fait tout ce que je pouvais pour me défendre moi-même et mon

querelle intempestive, leur rappelant les funestes effets d'une querelle semblable entre Marius et Sylla, au sujet de Jugurtha. (*Hist. de la conquista*, cap. 156.) Cette citation un peu pédante sent plutôt le chroniqueur que le conquérant. Le résultat de tout cela, résultat assez ordinaire en pareil cas, fut que l'empereur Charles-Quint n'accorda à aucune des parties plaidantes, mais au seul Cortés le droit exclusif de rappeler la prise de Guatemozin, en portant sa tête et celles de sept autres princes captifs sur le bord de son écu.

(25) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, cap. 40, Ms.

(26) Pour le portrait de Guatemozin, j'emprunte de nouveau le fidèle pinceau de Diaz, qui le connaissait très-bien, du moins sa physionomie. « Guatemozin era de muy gentil disposicion, assi de cuerpo, como de fayciones, y la cata algo larga, y alegre, y los ojos mas parecian que quando mirava, que eran con graedad, y halaguños, y no havia falta en ellos, y era de edad de veinte y tres, ó veinte y quatro años, y el color tirava mas á blanco, que al color, y matiz de esostos Indios morenos. » *Hist. de la conquista*, cap. 156.

peuple. Je suis maintenant réduit à cet état. Faites de moi ce qu'il vous plaira, Malintzin. » Posant alors la main sur le manche d'un poignard attaché à la ceinture du général, il ajouta avec véhémence: « Frappez-moi plutôt de ce poignard, et tuez-moi tout d'un coup (27). » Cortés fut rempli d'admiration lorsqu'il vit ce jeune prince indien déployer dans ses revers un courage digne de l'ancienne Rome. « Ne craignez rien, lui dit-il, vous serez traité avec tous les honneurs qui vous sont dus. Vous avez défendu votre capitale en brave guerrier. Les Espagnols savent respecter le courage, même dans un ennemi (28). » Il lui demanda ensuite où il avait laissé la princesse sa femme, et apprenant qu'elle était restée sous la protection d'une garde espagnole à bord du brigantin, il ordonna de l'amener sous bonne escorte en sa présence.

C'était la plus jeune des filles de Montézuma, et elle était à peine nubile. Lors de l'avènement de son cousin Guatemozin au trône, elle lui avait été fiancée comme légitime épouse (29). Tous ses contemporains ont célébré sa beauté, et le souvenir de la belle princesse Tecuichpo vit encore parmi les Espagnols, car quelques-unes de leurs plus illustres familles sont

(27) « Llegóse á mi, y dijome en su lengua, que ya él habia hecho todo, lo que de su parte era obligado para defenderse á sí, y á los suyos, hasta venir en aquel estado; que ahora ficiesse de él lo que yo quisiesse; y puso la mano en un puñal, que yo tenia, diciendome que le diesse de puñaladas, y le matasse. » (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 300.) Ce récit remarquable du conquérant lui-même est confirmé par Diaz, qui ne paraît pas avoir vu la lettre de son général. *Hist. de la conquista*, cap. 156.

(28) Bernal Diaz, cap. 156. Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, l. 33, cap. 48; et P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 8, qui, par l'épithète de *magnanimo regi*, témoigne l'admiration qu'avait excitée à la cour de Castille l'esprit altier de Guatemozin.

(29) La cérémonie du mariage qui distinguait la femme légitime de la concubine est décrite par don Thoan Cano dans sa conversation avec Oviedo. Il paraît, d'après cela, que la seule postérité légitime de Montézuma à sa mort était un fils et une fille, cette même princesse Tecuichpo. Voyez l'Appendice, 2^e partie, n^o 11.

issues d'elle par un second mariage (30). Cortés la reçut avec bienveillance, et lui témoigna tous les égards dus à son rang. Sa naissance la rendait sans doute plus intéressante encore aux yeux du général, qui ne pouvait voir en elle, sans un secret remords, la fille du malheureux Montézuma. Il invita ses illustres prisonniers à accepter quelques aliments que leur épuisement leur rendait si nécessaires.

Cortés prit ensuite ses dispositions pour la nuit. Il ordonna à Sandoval d'escorter les prisonniers jusqu'à Cojohuacan, où il se proposait de les suivre immédiatement lui-même. Les autres capitaines, Olid et Alvarado, reçurent l'ordre de faire rentrer leurs troupes dans leurs camps respectifs. Il était impossible de demeurer dans la capitale, où les miasmes des cadavres infectaient l'air. Cortés ne laissa qu'une faible garde pour maintenir l'ordre dans les faubourgs dévastés. — Il était l'heure des vêpres lorsque Guatemozin se rendit (31), et lorsqu'on put regarder le siège comme entièrement fini. Le crépuscule vint, et la pluie commença à tomber avant que les troupes eussent évacué la ville (32).

(30) Voyez, pour de plus amples détails sur la fille de Montézuma, le livre 7, chap. 3, de cette histoire.

(31) On célèbre, ou plutôt on célébrait tous les ans, sous le gouvernement colonial, la mémoire de cet événement par une procession solennelle autour des murs de la ville. Elle avait lieu le 13 août, anniversaire de la reddition, et se composait d'une cavalcade de principaux officiers et citoyens, commandés par le vice-roi. On déployait le vénérable étendard du conquérant.

(32) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 42. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 156.

« Le souverain de Mexico s'étant rendu, dit Cortés dans sa lettre à l'empereur, la guerre, avec la grâce du ciel, fut enfin terminée, le vendredi 13 août 1521. En sorte que, depuis le jour où nous avions pris pour la première fois position devant la ville, c'est-à-dire le 30 mai, jusqu'à son occupation finale, soixante-quinze jours s'étaient écoulés. » (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 300.) Il n'est pas aisé de dire l'événement qui eut lieu le 30 mai et que l'on peut considérer comme l'ouverture du siège. Clavigero pense que ce doit être l'occupation de Cojohuacan par Olid. (*Stor. del Messico*,

Pendant la nuit, une de ces terribles tempêtes qu'on ne connaît qu'entre les tropiques, et dont les Espagnols avaient été rarement témoins, éclata sur la vallée mexicaine. Le tonnerre, répercuté par l'amphithéâtre des montagnes, grondait sur la face des eaux, ébranlant les fondements des *teocallis* et du petit nombre d'édifices encore debout dans la vieille enceinte de Tenochtitlan. Les éclairs déchiraient le ciel, et leur lueur sinistre illuminait un instant la scène, bientôt replongée dans d'épaisses ténèbres. La guerre des éléments semblait en harmonie avec la triste destinée de la ville. Un esprit superstitieux eût pu voir dans les sifflements du vent et le fracas de la foudre les derniers adieux des divinités irritées de l'Anahuac à la capitale qu'elles abandonnaient à son sort (33)!

Le lendemain de la reddition de Mexico, Guatemozin pria le général espagnol de permettre aux Aztèques de quitter la ville et de gagner la campagne. Cortés y consentit volontiers; car, sans cela, il ne pouvait prendre aucune mesure pour purifier la capitale. Il donna donc ses ordres pour l'évacuation de la place, défendant à tout Espagnol ou allié de faire aucune espèce de violence aux Aztèques et d'entraver leur départ. L'évaluation du nombre des Indiens qui avaient échappé au glaive, à la peste, à la famine, varie de trente à soixante-

t. 3, p. 196.) Ni Bernal Diaz, ni Herrera, ni Cortés ne fixent ainsi cette dernière date. Clavigero dit bien qu'Alvarado et Olid quittèrent Tezenco le 20 mai, mais Cortés fixe leur départ au 10 mai. Cortés date peut-être le commencement du siège du jour où Sandoval s'établit sur la chaussée du nord et où commença l'investissement complet de la place. Bernal Diaz parle plusieurs fois du siège comme ayant duré trois mois, et le fait commencer sans doute du jour où sa propre division, sous les ordres d'Alvarado, prit position à Tacuba.

(33) Cette guerre des éléments ne troubla pas apparemment le sommeil des troupes, tellement assourdies par le bruit incessant du siège, que maintenant qu'il avait cessé, « nous nous trouvions, dit Bernal Diaz avec son habitude bonhomie, dans la situation d'hommes soudain échappés d'un beffroi, où ils auraient été enfermés des mois entiers avec un carillon de cloches à leurs oreilles! » *Ubi sup.*

dix mille, non compris les femmes et les enfants (34). Il est certain qu'ils mirent trois jours à défiler sur les chaussées, lugubre cortège d'époux et d'épouses, de pères et d'enfants, de malades et de blessés, se soutenant les uns les autres, traînant leurs pas chancelants, à demi couverts de haillons, qui découvraient à chaque pas des plaies hideuses, les unes encore saignantes, d'autres envenimées faute de soins et répandant une odeur infecte (35). Leurs joues, creusées par la faim, racontaient toutes les souffrances du siège. On ne les vit pas moins, pendant que leur longue file gagnait la rive opposée, s'arrêter de temps en temps pour jeter un dernier regard sur le site autrefois couronné par la ville impériale, et que leur rendaient encore cher tant de rians et de glorieux souvenirs.

Aussitôt après le départ des habitants, on prit des mesures pour purifier la ville. Un grand nombre de feux furent allumés et brûlèrent jour et nuit, surtout dans le quartier infecté de Tlatelolco. On enterra les monceaux de corps qui tombaient en putréfaction dans la ville. Il est impossible d'évaluer exactement le nombre de ceux qui périrent pendant le siège. Les divers récits le font varier de cent vingt mille âmes à deux cent quarante mille (36). Les pertes des Espagnols furent

(34) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 2, cap. 7, et Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 101, évaluent leur nombre à trente mille. Ixtlilxochitl dit que soixante mille combattants déposèrent les armes, *Venida de los Esp.*, p. 49, et Oviedo fait monter ce chiffre encore plus haut, à soixante-dix mille. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48. Après les pertes du siège, ce nombre paraît invraisemblable.

(35) « Digo que en tres dias con sus noches iban todas tres calçadas llenas de Indios é Indias, y muchachos, llenas de hote en hote, que nunca dexauan de salir, y tan flacos, y suzios, é amarillos é hediondos, que era lastima de los ver. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156.

(36) Cortés évalue les pertes de l'ennemi dans les trois assauts à soixante-sept mille, chiffre qui, joint à celui de cinquante mille âmes qui, d'après ses calculs, durent mourir de faim et de maladie, donnerait un total de cent dix-sept mille. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 298 et alibi.) Dans ce total ne sont pas compris les Indiens morts avant l'adoption du vigou-

comparativement très-faibles; mais celles des alliés durent être considérables, si l'historien de Tezcuco ne se trompe pas lorsqu'il affirme qu'il périt trente mille de ses compatriotes seulement (37). On ne peut douter que le nombre des victimes parmi les assiégés n'ait été immense, lorsqu'on réfléchit qu'outre l'abondante population de la ville, elle était remplie d'habitants des villes voisines qui étaient venus chercher un asile dans ses murs.

Le butin, c'est-à-dire l'or et les pierreries, les seuls objets qui eussent une grande valeur aux yeux des Espagnols, trompa leur avidité. Il ne dépassa point, d'après la relation du conquérant lui-même, cent trente mille castillans d'or, en y comprenant la part du souverain, qui, grossie d'un grand nombre d'objets d'un travail curieux et précieux, excéda de beaucoup le cinquième qui lui appartenait de droit (38). Pourtant les Aztèques devaient posséder un trésor

reux plan d'opérations de Cortés pour la ruine de la ville. Ixtlilxochitl, qui se laisse rarement battre en chiffres, porte en nombre rond celui des morts à deux cent quarante mille, y compris toute la fleur de la noblesse aztèque. (*Venida de los Esp.*, p. 51.) Bernal Díaz fait les observations suivantes en termes plus génériques : « J'ai lu l'histoire de la destruction de Jérusalem, mais je doute que la mortalité y ait été plus grande qu'au siège de Mexico, car il s'était rassemblé dans cette ville un nombre immense de guerriers indiens de toutes les provinces et villes sujettes, et la plupart de ces guerriers périrent. » (*Hist. de la conquista*, cap. 156.) « J'ai questionné à ce sujet, dit Oviedo, un grand nombre d'hidalgos et d'autres personnes, et je leur ai entendu dire que le nombre des morts était incalculable, bien plus grand que celui des morts à Jérusalem, tel que le rapporte Josèphe. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 30, cap. 30.) L'évaluation de l'historien juif se montant à un million cent mille morts (*Antiq. juives*), la comparaison est de nature à ébranler la foi la plus crédule. Il vaut mieux se dispenser de tous ces calculs, lorsque les données sont si vagues.

(37) Oviedo, *ubi sup.*

(38) *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 301.

Oviedo entre dans un peu plus de détails sur le montant du trésor et plus spécialement sur le cinquième impérial. J'aurai plus tard l'occasion d'y revenir. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 31.

bien plus considérable, ne fussent que les débris de celui qu'ils avaient repris aux Espagnols dans la nuit de leur mémorable fuite de Mexico. On peut supposer qu'une partie des dépouilles avait été envoyée hors de la capitale; une autre dépensée pour les préparatifs de défense; la majeure partie enterrée ou jetée au fond du lac. Les menaces des Aztèques avaient un sens; ils eurent du moins la satisfaction de frustrer l'avarice des Espagnols.

Cortés n'avait plus besoin de ses alliés indiens; il assembla les chefs, les remercia de leurs services, loua leur valeur et les congédia, après leur avoir distribué des présents et leur avoir promis que le roi son maître récompenserait plus généreusement encore leur fidélité. Ils emportèrent une large part de dépouilles, fruit du pillage des maisons, mais qui n'étaient pas de nature à tenter la cupidité des Espagnols, et ils s'en retournèrent triomphants du succès de leur expédition et de la chute de la dynastie aztèque... triomphe de peu de durée!

Les Espagnols ne s'estimaient pas moins heureux de la brillante issue de leur longue et pénible campagne. Ils étaient bien désappointés quant à l'importance du trésor qu'ils espéraient trouver dans la ville conquise. Mais le soldat est trop absorbé d'ordinaire par l'émotion présente pour s'inquiéter de l'avenir, et quoique leur mécontentement dût éclater plus tard avec violence, ils ne songeaient, pour le moment, qu'à leur victoire, et s'abandonnaient à la joie. Cortés célébra la chute de Mexico par un banquet, auquel il invita tous les officiers de son armée. La fête fut longue et bruyante; la gaieté poussée si loin, qu'elle encourut le blâme du père Olmedo. Ce n'était pas, selon lui, la manière de remercier le Très-Haut de ses faveurs, Cortés reconnut la justice de la réprimande; mais il demanda quelque indulgence pour les excès du soldat à l'heure de la victoire. Le lendemain fut désigné pour rendre des actions de grâces à la Divinité.

Toute l'armée se forma en procession, le père Olmedo en tête. Les bannières souillées et déchirées de Castille, qui avaient flotté sur tant de champs de bataille, jetaient main-

tenant leurs ombres sur les rangs paisibles des soldats. Ils avançaient lentement, chantant les litanies, portant l'image de la Vierge et du Rédempteur des hommes. Le révérend Père prononça un discours, où il rappela brièvement aux vainqueurs la reconnaissance qu'ils devaient à la providence de Dieu, qui les avait conduits sains et saufs à travers ce long et périlleux pèlerinage, et fixant leur attention sur la responsabilité de leur position actuelle, il les supplia de ne pas abuser de la victoire, mais de traiter, au contraire, les pauvres Indiens avec humanité. Le général et les principaux officiers communiquèrent ensuite, et la cérémonie se termina par de solennelles actions de grâces au Dieu des batailles, qui leur avait permis de promener la bannière triomphante de la croix dans cet empire barbare (39).

Ainsi finit par succomber la célèbre capitale des Aztèques, après un siège de près de trois mois, sans parallèle dans l'histoire pour la constance et le courage des assiégés, et rarement surpassé sous le rapport de leurs souffrances; — sans parallèle, on peut assurément le répéter, pour la constance et le courage, si l'on se rappelle qu'une capitulation, aux termes les plus honorables, leur fut sans cesse offerte pendant le blocus, et que, rejetant avec un héroïque dédain toutes les propositions de l'ennemi, ils préférèrent mourir jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Plus de trois siècles s'étaient écoulés depuis que les Aztèques, pauvre tribu nomade du nord-ouest, étaient venus s'établir sur le plateau, et y construire un misérable groupe de huttes, à l'endroit marqué par l'oracle, s'il faut en croire la tradition. Leurs conquêtes, limitées d'abord à leur voisinage immédiat, couvrirent par degrés la vallée. Bientôt ils franchirent les montagnes, soumièrent la vaste étendue du plateau, descendirent ses flancs escarpés,

(39) Herrera, *Hist. general*, dec. 8, lib. 3, cap. 3. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, c. 42. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 30. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 51-52.

s'avançant comme le flot d'une inondation vers le golfe du Mexique et les limites lointaines de l'Amérique centrale. Leur misérable capitale, suivant le progrès de leur territoire, s'était transformée en une florissante cité, remplie d'édifices, de monuments des arts, et d'une population nombreuse qui lui assignait le premier rang parmi les villes du monde occidental. C'est alors que vint de l'orient lointain une autre race étrangère comme la race aztèque, prédite aussi par les oracles, et qui apparaissant sur le plateau, les effaça pour jamais de la carte des nations ! Tout cela semble tenir de la fable. C'est une légende romanesque, un conte des génies !

Nous ne saurions regretter la chute d'un empire qui fit si peu pour le bonheur de ses propres sujets ou les vrais intérêts de l'humanité. Malgré l'éclat jeté sur ses derniers jours par la glorieuse défense de la capitale, par la pacifique munificence de Montézuma, par l'indomptable héroïsme de Guatemozin, les Aztèques n'étaient après tout qu'une race farouche et brutale qui a peu de droit à notre sympathie. Leur civilisation ne leur appartenait pas en propre ; c'était un reflet de celle de la race qu'ils avaient supplantée. Leur sceptre était le glaive. Ils ne firent rien pour améliorer la condition de leurs vassaux. Ce n'étaient pour eux que des serfs, exploités au profit de leur égoïsme, tenus en respect par des garnisons nombreuses, écrasés par les impôts en temps de paix, par les réquisitions d'hommes en temps de guerre. Ils n'accordèrent pas comme les Romains, auxquels ils ressemblaient par la nature de leurs conquêtes, le droit de cité aux peuples conquis. Ils ne surent pas les fondre en une seule et même nation, ayant des droits, des intérêts communs. Ils regardaient comme des étrangers ceux mêmes de leurs tributaires qui habitaient autour des murs de la capitale. La métropole aztèque était le centre, mais non le cœur de la monarchie, car elle n'avait pas une pulsation commune à tout le corps politique.

Non-seulement les Aztèques n'aiderent pas à la civilisation de leurs vassaux, mais ils dégradèrent leur moralité. Comment une nation, dont la religion prescrivait les sacrifices hu-

ains et sanctifiait le cannibalisme, aurait-elle pu seconder le progrès des mœurs chez les vaincus ? Comment les intérêts de l'humanité pourraient-ils être consultés, lorsque l'homme se ravale lui-même au-dessous de la brute née pour mourir ? Les Aztèques introduisirent leurs affreuses superstitions dans des contrées où elles étaient ignorées jusqu'alors, où elles n'étaient pas du moins aussi répandues. L'exemple de la métropole devait être contagieux. A mesure que Mexico croissait en opulence, les cérémonies religieuses se célébraient avec une pompe plus terrible. C'est ainsi qu'à Rome les spectacles de gladiateurs se multiplièrent avec la puissance de l'empire. Les hommes se familiarisèrent les premiers avec ces scènes d'horreur, avec ces abominations dégoûtantes, puis les femmes et les enfants ; car la nation tout entière y assistait. Le cœur s'endurcit, les mœurs devinrent féroces ; la faible lueur de la civilisation transmise par une race plus douce s'éteignit chaque jour, et des milliers de victimes, dans tout l'empire, étaient chaque année engraisées dans des cages, sacrifiées sur les autels et servies dans les banquets ! Tout le pays ne fut bientôt plus qu'un abattoir humain ! Aussi l'heure de l'empire aztèque était venue.

Ces abominations sans exemple justifient suffisamment l'invasion espagnole, soit que nous contentions, avec les protestants, de la fonder sur les droits naturels de la civilisation, soit qu'on l'appuie avec les catholiques sur l'autorité du pape. — C'est par l'un ou l'autre argument qu'on a justifié les conquêtes de la plupart des nations chrétiennes dans l'Orient et l'Occident ; mais nous n'avons pas à discuter ce point, qui l'a déjà été dans un précédent chapitre de cette histoire. Il importe bien plus d'examiner si, ce droit admis, la conquête du Mexique fut conduite avec assez de respect pour les droits de l'humanité ; et nous devons avouer, même en tenant compte de la férocité du siècle et du relâchement des principes, qu'il y a dans l'histoire de ce grand exploit plus d'un passage que tout Espagnol jaloux de la gloire de son pays voudrait pouvoir effacer. Les excès que ne peuvent

justifier ni le cas de légitime défense, ni aucune nécessité d'aucun genre, feront toujours tache sur les annales de la conquête. Et pourtant, si l'on considère l'ensemble des événements jusqu'à la perte de la capitale, l'invasion fut peut-être dirigée d'après des principes moins révoltants pour l'humanité que toutes les autres conquêtes de la couronne de Castille dans le Nouveau-Monde.

Ce n'est pas faire un grand éloge des compagnons de Cortés de dire qu'ils n'employèrent pas des limiers pour donner la chasse à leurs victimes, comme dans d'autres parties du continent, et qu'ils n'exterminèrent pas une population calme et soumise par pure cruauté, comme dans les îles. Mais c'est déjà quelque chose de ne s'être pas livré à tous les excès du siècle, d'avoir très-rarement versé le sang, lorsque l'intérêt de leur entreprise ne l'exigeait pas. Même durant le siège de la capitale, les souffrances des Aztèques, toutes cruelles qu'elles furent, n'impliquent pas une cruauté extraordinaire dans les vainqueurs. Les compatriotes de ceux-ci n'eurent pas moins à souffrir dans les sièges mémorables qu'ils eurent à soutenir contre les nations les plus civilisées, non-seulement dans les anciens temps, mais de nos jours. Ces malheurs sont les conséquences inévitables de la guerre, lorsque, au lieu de sévir dans son cercle légitime, sur les champs de bataille, elle enveloppe dans ses luttes le foyer domestique, la paisible communauté des villes, des bourgeois inhabiles à porter les armes, des femmes et des enfants sans défense.

Pour ce qui regarde Mexico, les souffrances des assiégés furent en grande partie leur propre faute, la conséquence de leur dévouement héroïque, mais opiniâtre jusqu'à l'aveuglement. Les Espagnols n'avaient, à coup sûr, aucun intérêt à détruire la capitale et ses habitants. Lorsqu'il en tombait quelques-uns entre leurs mains, ils étaient accueillis avec bonté; on pourvoyait à leurs besoins; on s'efforçait de leur inspirer un esprit de conciliation; et cela, il ne faut pas le perdre de vue, malgré l'horrible sort réservé aux prisonniers chrétiens. Jusqu'au dernier moment, la ressource d'une capi-

tulation honorable fut ouverte aux Aztèques, mais ce fut en vain.

Le droit de conquête appelle nécessairement l'emploi de tous les moyens nécessaires pour briser la résistance. Si les Espagnols avaient agi autrement qu'ils ne le firent, ils auraient dû lever le siège, et, par suite, abandonner le pays. Permettre aux habitants de s'échapper avec leur courageux monarque, c'était prolonger les misères de la guerre, et la transporter sur un autre point plus inaccessible. Le succès de l'expédition ne les laissait pas maîtres du choix. Si notre imagination est frappée de la grandeur des souffrances humaines dans cette circonstance et dans plusieurs scènes semblables de la conquête, il ne faut pas oublier que c'est là l'inévitable conséquence du conflit de grandes masses hostiles. L'étendue des maux soufferts ne saurait être la mesure de la cruauté qui les cause; il est juste de dire que l'importance et l'éclat des exploits des Espagnols dans le Nouveau-Monde ont donné une triste célébrité à leurs crimes et les ont mis trop en relief. Cette remarque est nécessaire, non pour excuser des excès qui ne sauraient jamais l'être, mais pour apprécier plus impartialement la conduite du vainqueur, comparée à celle d'autres nations, dans les mêmes circonstances, et ne pas les rendre entièrement responsables de maux qui découlent naturellement de l'état de guerre (40). Je n'ai pas jeté le voile sur ces excès, car l'histo-

(40) Personne n'a été plus prodigue de ces reproches envers les anciens conquérants que leurs propres descendants, les modernes Mexicains. L'éditeur d'Ixtlilxochitl, Bustamante, à la fin d'une vive sortie contre les conquérants, demande que sur l'emplacement même, aujourd'hui abandonné par les eaux, où Guatemozin fut pris, on élève un monument qui, pour employer les termes de l'inscription qu'il propose, « voue à une éternelle exécution la mémoire abhorrée de ces bandits! » (*Venida de los Esp.*, p. 32, note.) On serait tenté de supposer que le plus pur sang aztèque, sans le mélange adultère d'une seule goutte de sang castillan, coule dans les veines de l'éditeur et de ses compatriotes indignés; ou du moins que leur sympathie pour la race conquise les rend désireux de la rétablir dans ses anciens droits. Il n'en est rien: malgré ces éclats d'indignation généreuse dont les

rien ne doit pas craindre de peindre avec les plus vives couleurs des atrocités qu'on est trop habitué à couvrir d'une fausse auréole de gloire. La guerre brise les liens de la fraternité humaine, n'achète ses triomphes qu'en armant la main de l'homme contre son frère, ramène l'homme civilisé à l'état sauvage, et allume au sein du sauvage les passions de l'enfer.

Quelle que soit l'opinion que l'on se forme de la conquête au point de vue moral, — comme exploit militaire, elle doit nous remplir d'étonnement. Une poignée d'aventuriers, assez mal armés et équipés, débarquent sur les rivages d'un puissant empire, habité par une race farouche et guerrière; au mépris des ordres du souverain, ils pénètrent au cœur de cet empire, ne connaissant ni la langue ni le pays, sans carte, sans boussole, sans pouvoir se faire une idée des difficultés qu'ils rencontreront, ignorant si le pas qu'ils font en avant va les conduire dans un désert ou les faire se heurter contre une nation en armes. — Ils cherchent pour ainsi dire leur route dans les ténèbres. — Vainement le nombre les accable dans leur première rencontre avec les habitants; ils poursuivent leur marche sur la capitale de l'empire, et, l'ayant atteinte, ils s'y jettent sans hésiter au milieu de leurs ennemis. Le spectacle extraordinaire de puissance qui s'offre alors à eux, loin de les intimider, les confirme dans leur premier dessein. — Ils s'emparent de la personne du monarque et exécutent ses ministres sous les yeux de ses sujets; — expulsés avec de grandes pertes, ils rassemblent les débris de leur petite armée, et par un système d'opérations conduites avec autant d'audace que de politique, ils parviennent à renverser la capitale et à soumettre tout le pays. Que tout cela soit tenté, accompli par une poignée d'aventuriers, n'est-ce pas une sorte de miracle au-dessus de

écrits des Mexicains de nos jours sont *assaisonnés*, nous ne voyons pas que la révolution ni sa nombreuse lignée de *pronunciamentos* aient eu pour résultat de rendre aux descendants des Aztèques un seul acre de leur ancien patrimoine.

la vraisemblance exigée de l'épopée ou du roman, et sans parallèle dans l'histoire?

Pourtant, ce que nous venons de dire ne doit pas être pris trop à la lettre. Ce ne serait pas rendre justice aux Aztèques, du moins sous le rapport du courage, que de regarder la conquête comme un exploit achevé par les Espagnols seulement. Ce serait donner à ces derniers le bouclier enchanté de Roger, ou la lance magique d'Astolphe, qui renversait d'un seul coup des bataillons. L'empire indien fut en quelque sorte conquis par les Indiens. La première rencontre des Espagnols et des Tlascalans, qui faillit causer la ruine de l'expédition, assura par le fait leur succès. Elle leur procura un solide appui parmi les indigènes, un refuge en cas de revers, un centre autour duquel vinrent se rallier les peuplades de même origine, qui s'associèrent au grand et décisif effort sous lequel devait s'écrouler l'empire aztèque. Cet empire fut donc détruit par les mains de ses propres sujets guidés par la tactique européenne. Uni, il eût pu défier les conquérants. Mais la capitale vit en un moment se dissoudre tous ses liens avec le pays : nouvelle et frappante preuve qu'un gouvernement qui ne repose pas sur la sympathie des peuples, n'est pas dans des conditions de durée, et que les institutions humaines, lorsqu'elles ne contribuent pas au bien-être et aux progrès de l'humanité, ne sauraient résister au grand jour de la civilisation. Que le coup soit porté du dedans, ou qu'il vienne du dehors, qui peut regretter leur chute?

SOLIS ET SAHAGUN.

Avec les événements que nous venons de retracer dans ce livre, Solis termine l'histoire de la *Conquête de Mexico*, histoire sous beaucoup de rapports la plus remarquable qui ait été publiée dans la langue castillane. — Don Antonio de Solis naquit d'une respectable famille, en octobre 1610, à Alcalá de Henarès, pépinière de savants,